

**Pierre Poitevin, le journalisme d'investigation en
Limousin, 1920-1940 L'inconnu de Beynat Les
mutineries de La Courtine Des Juifs allemands en
Corrèze**
Pascal Plas

► **To cite this version:**

Pascal Plas. Pierre Poitevin, le journalisme d'investigation en Limousin, 1920-1940 L'inconnu de Beynat Les mutineries de La Courtine Des Juifs allemands en Corrèze. Histoire et Mémoires, Souny, 2008, pp.11-45. halshs-02457403

HAL Id: halshs-02457403

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02457403>

Submitted on 28 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers. L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Pierre Poitevin,
le journalisme d'investigation
en Limousin,
1920-1940
L'inconnu de Beynat
Les mutineries de La Courtine
Des Juifs allemands en Corrèze

Pascal PLAS
Université de Limoges
(OMIJ-IRCO)

Pierre Poitevin avait 22 ans – il était né le 22 juillet 1900 à Ouzouer-le-Marché – lorsque, bachelier es lettres et titulaire d’une capacité en droit, il entra, en 1922, au *Populaire du Centre*, le grand quotidien local de la Fédération socialiste de la Haute-Vienne. Il y occupa un poste de reporter jusqu’en 1928 date à laquelle il le quitta pour prendre la direction de l’édition départementale de la Creuse de cet autre pilier de la presse locale qu’était alors le *Courrier du Centre*¹. Il devint, en 1932, secrétaire de rédaction puis chef des services de diffusion au siège du *Courrier* à Limoges, fonctions qu’il occupa jusqu’en 1940.

Ce publiciste ne manque pas d’intérêt pour qui s’intéresse à l’histoire des guerres et de l’entre-deux-guerres en Limousin ; il est l’auteur de quelques grands reportages, fruit d’un journalisme d’investigation peu courant alors en province, et d’enquêtes historiques novatrices dans les années trente dans la mesure où elles concernaient des dossiers alors strictement confidentiels comme ceux des mutineries de 1917 dans le camp militaire de La Courtine.

Dés lors cet article remplit une double fonction ; il s’agit de redécouvrir un homme de plume local singulier dans la décennie qui précède la Seconde guerre mondiale et, dans le même temps, de rendre accessible au public une part de ses travaux méconnus, en particulier ceux qui se rapportent à la Première guerre mondiale – *L’inconnu de Beynat* et *Les mutineries de La Courtine* – ainsi que celui qui traite de l’installation de réfugiés juifs allemands en Limousin dans les années d’avant-guerre.

Nous avons fait le choix de donner les textes de Pierre Poitevin, pratiquement in extenso, en veillant toutefois à les replacer dans le parcours de journaliste de l’auteur qui fut riche et divers et en tenant compte de l’évolution de l’historiographie sur ces questions en particulier pour le dossier des mutineries russes de La Courtine qui ont donné lieu, depuis, à plusieurs publications.

L’ensemble ainsi conçu montre un ensemble cohérent et permet de redécouvrir des textes originaux peu altérés par le temps. Les approches de Pierre Poitevin paraissent en effet extrêmement modernes et le recours au document initial donne une idée de l’esprit du temps que l’on ne peut, bien entendu, ignorer. Le texte sur La Courtine, renforcé et développé, devint brochure puis livre à la veille de la guerre, mais il n’a jamais été mis à la disposition des lecteurs autres que ceux qui lisaient *Le Limousin de Paris* en 1934 ; outre le fait qu’il constitue la matrice des œuvres qui l’ont poursuivi, il nous semble particulièrement bienvenu en raison de l’évolution des recherches sur la Première guerre mais aussi en cette année 2008 qui correspond au 90^{ème} anniversaire de l’armistice, lequel se déroule, pour la première fois, sans aucun de ceux qui participèrent à ces évènements sanglants.

¹ Se reporter pour comprendre la place de ces quotidiens dans le monde local de la presse à Jean El Gammal, Pascal Plas, *Presse et politique en Limousin sous la III^{ème} République*, Limoges, Presses universitaires, 1998, 169 p.

*

*

*

Le chroniqueur économique

En dehors de ses activités journalistiques classiques, sur lesquelles nous n'insisterons pas, Pierre Poitevin fut d'abord un publiciste « économiste », spécialiste de l'étude du développement industriel, commercial et touristique du Limousin et, au-delà, de l'ensemble des départements du grand centre-ouest, vaste zone qui s'étendait sur les actuelles régions Limousin-Poitou Charentes alors cohérente aussi bien pour les décideurs économiques que pour les autorités politiques².

Intégré dans la dynamique des Régions économiques qui se mit en place après la guerre et dont Limoges fut un élément déterminant en tant que « capitale » de la VIIème Région économique, Pierre Poitevin donna de nombreux articles à la *Revue du Centre-Ouest économique et touristique*, organe de presse « officiel » de la VIIème Région économique, périodique dans lequel il assumait, par ailleurs, différentes fonctions au sein de la direction.

Ses papiers étaient, en apparence, assez hétéroclites puisqu'ils se rapportaient aussi bien à la téléphonie qu'aux grands équipements hydro-électriques où aux stations thermales. En réalité, tous concernaient le Limousin, ses paysages traditionnels que l'auteur aimait et la mise en valeur d'une région qu'il considérait, certes, difficile mais dont les atouts et les potentialités étaient importants et méritaient qu'on en parle. Il y avait chez Pierre Poitevin un désir de corriger cette « image noire » qui collait au Limousin depuis un siècle et demi et la volonté de valoriser cet espace par le tourisme mais aussi par le progrès industriel et technique.

Entrent dans la première catégorie -- le développement touristique -- les articles consacrés aux sorties au ski dans la région du Sancy³, à la station

² Voir pour toutes ces questions C. Druelle-Korn et P. Plas, *Histoire de la chambre de commerce de Limoges*, 2008 ; le regroupement des départements limousins, charentais, de la Dordogne et de la Vienne fut d'abord économique et le fait des chambres de commerce mais l'espace qu'on prit le nom de nommer peu à peu centre-ouest et qui s'étendait de l'Auvergne – non comprise – à l'océan et de la Loire à la Dordogne devint peu à peu une possibilité de région pour l'existence de laquelle de nombreux intellectuels, entrepreneurs, professions libérales, etc. militèrent.

³ Numéro de janvier-février 1935, article paru sous le titre : *La féerie de la neige, Avec les skieurs limousin au pied du Sancy* ; il s'agit, au premier abord, du compte rendu d'un voyage organisé par le Ski club du Limousin avec le concours de la compagnie d'Orléans et le bureau du tourisme du *Courrier du centre*. Étaient présents 126 skieurs, amenés par le président du club, le docteur Filhoulaud et comprenant la « phalange des cyclotouristes » menée par l'avocat Delouis

thermale et climatique d'Evau les Bains, « *reine du radium* » ou au musée Albert Masfranc de Rochechouart⁴.

Ces textes sont destinés à faire connaître des sites et ceux qui, par leur dynamisme, leur donnent ou redonnent vie. Les deux dimensions se conjuguent et se complètent ; si les sites bénéficient toujours d'un « *cadre romantique* » celui-ci ne suffit plus, il faut « *les mettre en valeur par des moyens modernes et ne pas se contenter de vivre sur une ancienne renommée établie par un très long passé* ». Ces articles ont valeur d'avertissement, ils permettent d'avertir « *les pouvoirs publics et les collectivités (de ce qu'elles) ne soutiennent pas suffisamment, par des ressources financières, par une propagande et par une publicité appropriée* », les efforts difficiles et onéreux menés par les propriétaires où les sociétés concessionnaires. Pierre Poitevin s'inscrit dans le mouvement de mise en valeur des « hauts lieux » et des paysages limousins esquissé par Henri Queuille, développé par Henri de Jouvenel et relayé par les chambres de commerce dans les années vingt et trente. Sa plume, comme celle de Gabriel Cluzelaud, directeur du *Limousin de Paris*, très impliqué dans ce dossier est un relais essentiel pour convaincre les politiques et les élus locaux peu persuadés encore des potentialités de ce que l'on nommerait aujourd'hui la « filière du tourisme »⁵.

Relèvent de la seconde catégorie – le progrès technique et économique – les articles de septembre-octobre 1935 sur *Le Miracle de la Houille blanche, Le barrage de Marèges, le plus grand d'Europe*, ceux sur l'installation du téléphone automatique à Limoges puis dans les campagnes⁶, de janvier-février 1934, celui sur les carrières de Montebras en Creuse ainsi que ceux, plus tardifs, sur la carbonisation et la gazéification du bois⁷. Dans tous les cas, la description du cadre n'est pas absente et peut même être poétique comme lorsqu'il s'agit de parler de la vallée de la Dordogne, « *torrent impétueux avant de devenir la large et verdoyante rivière du pays de Montaigne... (ou coule) ... l'onde cristalline, reine de la montagne, bondissait de cascade en cascade... son murmure incessant s'élevait des blancheurs de son écume étincelante, emplissant de*

⁴ *Ibid.*, 1936

⁵ Voir P. Plas, Henri Queuille et la naissance du mouvement touristique en Limousin, in *Henri Queuille et la Corrèze, Actes du colloque de Tulle*, Limoges, L. Souny, 1986, 115 p., pp. 61-77.

⁶ Les améliorations téléphoniques, l'installation de l'automatique rural dans notre région, mai-juin 1936, article très pédagogique sur l'utilisation du téléphone qui s'est modernisé « en supprimant les nombreux intermédiaires manuels entre l'appelant et l'appelé » ; il décrit ce qu'il estime être « un grand perfectionnement scientifique » ; il avait fait le même article en mars-avril pour l'automatique urbain : Une nouvelle étape du progrès, L'installation du téléphone automatique urbain à Limoges, capitale de la VII^{ème} Région économique.

⁷ Il fit un très long article, une dizaine de pages, en juillet-août 1938, sur *Une grande manifestation économique, Le Congrès interrégional du gaz des forêts* qui se tint du 15 au 18 juillet de la même année à Limoges, Brive, Tulle, Clermont-Ferrand. Pierre Poitevin relaye les espoirs des chambres de commerces et des chambres d'agriculture de faire de la forêt limousine qu'elle ont œuvré à implanter une source fantastique de « pétrole vert » en produisant une énergie apte à être utilisée dans des moteurs à gazogène. Le projet, considéré comme utopique en 1936 devint intéressant en 1940.

douces harmonies les grandes orgues basaltiques de la vallée ». Mais ces études sont, avant tout, spécialisées en particulier quand on vient aux aménagements, la description « *dles travaux remarquables pour l'enfantement* » du barrage de Marège, aux budgets, les « *chiffres fantastiques pour la construction* » d'un « colosse » qui demande « *une vision cyclopéenne* » afin de produire annuellement 300 millions de kwh.

A travers les carrières de Feldspath de Montebras, l'auteur montre une exploitation rationnelle et prospère unique en France et le fait qu'il faille aller en Bavière et au Royaume Unis pour en trouver l'équivalent. Il souligne combien le kaolin qu'on en tire et qui est utilisé pour donner à la porcelaine et à la faïence, ainsi qu'aux poteries de toutes sortes, un vernis de revêtement qui permet de les glacer parfaitement, est en train de devenir une industrie nécessaire à la fabrication des carrelages, des boutons de portes, des isolateurs, des appareils électriques sans que ce joyau minéralogique soit connu alors qu'il le serait « *du monde entier s'il était situé en Allemagne ou aux Etats Unis* ».

De même, à Evaux les Bains, après avoir évoqué l'ancienneté des lieux -- les thermes romains, les bains sous Louis XV -- et évoqué Georges Sand qui parle si bien de ce pays « *que l'on appelle le jardin de la Creuse, plateau rocheux séparant deux riantes vallées où la nature, s'en donne à cœur joie, sait se faire belle et sauvage* » -- il souligne les travaux entrepris par le docteur Legate pour en faire l'« *Eden des rhumatisants* » en utilisant une méthode inédite, celle des bains de vapeur radioactifs⁸, qui font du Limousin un espace pionnier dans ce domaine.

Les aspects économiques et touristiques de la région dans laquelle vivait Pierre Poitevin ne représentent cependant qu'une partie de ses travaux. Il consacra, parallèlement, du temps à des enquêtes se rapportant à la guerre de 1914-1918 et à ses conséquences -- enquêtes sur des faits passés mais sur lesquels il souhaitait revenir en apportant un éclairage nouveau -- et à des reportages sur des événements particuliers se déroulant en Limousin mais qui étaient le reflet des tensions de l'entre deux guerres et de la situation en Allemagne. L'affaire de « l'inconnu de Beynat » est un des premiers dossiers sur

⁸ Vont dans le même sens les articles sur l'Ecole des métiers du bâtiment de Felletin -- établissement pas assez connu, fondé en 1910 et qui dépend de la section de l'enseignement technique du ministère de l'Education Nationale et qui est alors en pleine renaissance, scolarisant 45 élèves, dans lequel Pierre Poitevin voit un « excellent modèle de formation à développer dans la France entière ». La description de la modernité et de ce qui va bien ne l'empêche pas d'être vigilant vis à vis d'activités plus traditionnelles mais qui constituent un savoir faire local appelé à être connu dans le monde entier. Ainsi en janvier- février 1935, défend il la tapisserie d'Aubusson -- *Une industrie d'art se meurt, la crise de la tapisserie à Aubusson* -- article très illustré où il explique l'ancienneté de cet art mais aussi la modernité des tapis mécaniques introduits au XIXème siècle. En une douzaine de pages, Pierre Poitevin se livre à une véritable enquête de situation économique et préconise des solutions, en particulier l'aide de l'Etat qui pourrait, en outre, commander des modèles à des peintres de renom et les mettre à la disposition des ateliers si bien que les fabricants n'auraient plus, dans un premier temps, « *à payer les cartons un prix exorbitant* ».

lesquels il se pencha ; elle est assez significative du rôle qu'il attribue à la presse d'investigation et mérite qu'on la développe.

L'inconnu de Beynat

Pierre Poitevin se pencha, dans le numéro du 6 mai 1934 du *Limousin de Paris*⁹, sur le cas d' « *Un inconnu sourd et muet réfugié depuis 13 ans à Beynat en Corrèze* », sous-titre de l'article « *Sans nom, sans famille* ». Le 25 mars 1931, un homme grand et maigre était arrivé par un chemin creux dans le petit village du Perrier, au cœur de la Corrèze. « *L'inconnu pouvait avoir de 23 à 25 ans. Malgré sa jeunesse, sa figure émaciée et imberbe, présentait tels des sillons, des rides profondes. Dans ces creux fiévreux se lisaient la souffrance et les privations récemment endurées. Dans les yeux d'un bleu lavé, le regard reflétait non la révolte, mais la crainte et la résignation. L'homme avançait d'un pas mal assuré...Il était curieusement vêtu d'un accoutrement minable. Coiffé d'une casquette enfoncée jusqu'aux oreilles, il portait une veste qui avait du être bleu horizon et des pantalons de poilus serrés aux jambes auxquels des ficelles remplaçaient les bandes molletières. Ses pieds nus étaient chaussés de gros sabots recouverts de cuir et ferrés à plat, comme les paysans de cette contrée du Bas Limousin n'ont pas coutume d'en avoir* ».

L'étranger se rapprochait parfois des habitations comme s'il voulait y entrer puis, se ravisant, il s'en éloignait. Il faut dire qu'à la vue de ce malheureux, les chiens aboyaient et les enfants se sauvaient et ce n'est que parce qu'un villageois un peu plus hardi que les autres l'accosta qu'on s'aperçut qu'il ne s'exprimait que par signes et qu'on décida à prévenir le maire et les gendarmes de Beynat. Le maire constata qu'il se trouvait en présence d'un sourd muet qui, pensa-t-il, avait du fuir un asile et, en attendant que la situation fut éclaircie, « *il lui donna une généreuse hospitalité. Le malheureux, n'ayant pas mangé depuis plusieurs jours, dévora tout ce qu'on lui présentait. Il ne pouvait se rassasier et on dut le rationner pour lui éviter de tomber malade* ».

Assez rapidement se posa la question de l'identité de cet homme égaré, incapable d'indiquer d'où il venait et comment il s'appelait. On ne trouva sur lui ni papier, ni la moindre somme d'argent. Le maire avisa le parquet de Brive, qui ne reconnut pas en lui un délinquant, le sous préfet, dont les services vérifièrent les disparitions et absences de pensionnaires d'établissements spécialisés -- un surveillant d'une institution des environs de Tulle vint le voir mais ne le reconnut pas -- sans succès et les recherches s'arrêtèrent.

⁹ C'est le *Limousin de Paris* qui va accueillir en premier lieu les articles de Pierre Poitevin. Né en 1893, il constitue un trait d'union entre la colonie limousine de Paris, alors très importante, et les départements de Creuse, Corrèze et Haute-Vienne. Il est dirigé dans les années trente par Maurice Cluzelaud, fils de Gabriel Cluzelaud qui en fut la cheville ouvrière dans les années vingt. Ce quotidien est très lié au *Courrier du centre* et il fréquent que des journalistes du second écrivent dans le premier dès lors qu'ils se sentent la fibre régionaliste. Voir J. El Gammal et P. Plas, *op. cit.*.

Pierre Poitevin soulignait combien les enquêtes n'avaient pas été faites correctement ; « *nul médecin ne fut chargé d'examiner ce malheureux. On ne songea pas à prendre une photographie de lui pour l'envoyer au service des recherches à Paris et on ne pensa même pas à donner son signalement. On ne se soucia pas non plus de savoir s'il pouvait être un amnésique de la guerre et personne n'eut l'idée de l'envoyer dans une maison de rééducation de sourds muets où il aurait pu se rappeler d'ou il venait et qui il était* ».

Il était donc possible que quelqu'un, quelque part, attende cet homme ou le pleure. Il s'agissait donc de corriger un « *triste état de chose* ». Pierre Poitevin décida d'agir et, dans le même temps, de montrer l'utilité de la presse qui, dans ces circonstances, pouvait se révéler extrêmement efficace. Son article, relayé par un autre, plus court, paru dans le *Courrier du Centre*, était donc aussi un « *appel à reconnaissance* » même s'il n'en avait pas exactement la forme.

Cet article est aussi très intéressant dans la mesure où il montre que certaines conséquences de la guerre de 1914-1918 étaient encore très prégnantes. Les premières constatations de l'entourage de cet homme qui, finalement, resta treize ans chez son bienfaiteur comme ouvrier agricole, ainsi que les hypothèses initiales émises par Pierre Poitevin s'orientaient vers la possibilité qu'il soit un traumatisé de guerre.

Il est frappant de voir que dans les jours qui suivirent la parution de l'article du journaliste dans *Le Limousin de Paris* et *Le Courrier du Centre*, de nombreuses familles se rendirent dans la commune du sourd muet pour y reconnaître un des leurs, disparu à la guerre et « *le secrétaire de mairie (...) s'affairait à classer les nombreuses demandes de renseignement arrivant chaque jour d'un peu partout. Car combien de familles voudraient retrouver celui qu'elles ont perdu pendant la guerre et alors que tout espoir paraît vain, elles espèrent encore* ».

Pierre Poitevin éclairait un aspect de l'histoire de la guerre jusque là peu soulevé, celui du non retour des soldats et surtout, en l'occurrence ici, celui des absences restées sans réponse.

Le sourd muet faisait référence au combat, « *paraissant saisir un fusil, il fait, avec une précision remarquable, les gestes du maniement nécessaire pour l'armer. Après l'avoir épaulé il met en joue un adversaire qui n'est pas aussi imaginaire qu'on pourrait le croire...Ayant mimé cette scène à la fin de laquelle il lève les bras, il fait semblant de tomber...* ». De l'observation d'autres attitudes, beaucoup en déduisaient que c'était un traumatisé des champs de bataille et de nombreuses hypothèses furent émises... « *il appartiendrait à un groupe de prisonniers français rapatriés d'Allemagne par la Suisse...ce pourrait un réfugié belge dont la maison familiale aurait été détruite par un bombardement...etc.* », hypothèses que l'on pourrait considérer comme farfelues s'il n'y avait eu, dans le même temps, ces centaines de familles qui attendaient une réponse.

Le reportage de Pierre Poitevin porta ses fruits. Assorti de deux photographies, une en gros plan de l'inconnu, et une où on le distinguait au milieu d'une nouvelle famille d'adoption, les Mestureau, son texte permit au maire de la commune de Theillots, proche de Hautefort en Dordogne, de reconnaître Henri Doussaud, âgé de 38 ans, disparu le jour des Rameaux 1921.

L'homme n'avait rien à voir avec la guerre...mais cette affaire révéla deux situations. Il y avait en France un grand nombre de gens qui attendaient une réponse aux questions qu'elles se posaient sur les disparus de la guerre et la réussite de cette identification prouvait qu'on pouvait renouveler la démarche et mettre fin à certaines détresses. Il montra aussi, plus localement, en filigrane dès lors que l'on reconstitua la biographie de l'homme, un autre drame, celui de la misère en Limousin, Périgord. Pierre Poitevin, en effet, fit le voyage en Dordogne pour voir ce que devenait l'homme revenu dans sa famille ; il en rendit compte le dimanche 13 mai dans *Le Limousin de Paris*.

Il était l'un des treize enfants d'une famille dont les parents étaient tous deux morts avant la guerre de 1914 et qui avait été recueilli par sa sœur et son beau frère. Sourd muet depuis l'âge de trois ans à la suite d'une maladie, il s'occupait de la garde du bétail. Il avait des difficultés à se repérer s'il s'éloignait trop des terres habituelles sur lesquelles il se rendait, ce qui explique qu'il finit par s'égarer à la suite d'un déplacement à la gare de Segonzac. Les nombreuses fermes desquelles il s'approcha le prirent pour un maraudeur et n'hésitèrent pas à lui tirer dessus, le blessant cruellement au visage, ce qui expliquait ses mimes avec un fusil qui avait fait croire qu'il était soldat, d'autant qu'il avait les effets militaires de son beau père. Pierre Poitevin découvrit alors que la famille habitait une chaumière très pauvre, sans courant électrique, située dans un écart. Comme lors de ses différents reportages, son amertume, née de l'observation de la misère de ces petites gens, se dissimula derrière la description des paysages ; « *sur la petite commune de Teillots, écrivait-il, située sur une crête boisée aux confins de la Dordogne et de la Corrèze, s'estompe au sud est dans la brume de cette journée de mai, à quelques deux lieues à peine, la masse sombre de l'imposant château d'Hautefort, c'est le passé. Au nord se dessinent, à une dizaine de kilomètres, émergeant de la verdure, les cubes blancs de la cité sanitaire de Clairvivre, c'est le présent. Ici autour de cette église dont le clocher est un dôme semblable à ceux de la cathédrale byzantine de Périgueux, c'est le rude labeur des paysans penchés sur leur glèbe. Des gens rustres et pauvres...* ».

L'affaire de « l'inconnu de Beynat » avait rappelé à tous, indirectement, les affres de la guerre de 14 et c'est sur ce temps particulier que Pierre Poitevin décida d'enquêter de manière plus approfondie. Il rédigea une série d'articles pour *Le Limousin de Paris* sur un épisode particulier de celle-ci, les mutineries de La Courtine, série parue sous le titre : **Ce que la censure nous a caché**

pendant la guerre. En 1917, seize mille Russes s'étaient révoltés au camp de La Courtine. Il y eut des morts et des blessés.

Les mutineries de La Courtine

Ce « *reportage historique* » est assez remarquable. Il y eut cinq articles au total, insérés dans les numéros du 21 janvier, du 28 janvier, du 4 février, du 11 février et du 18 février du *Limousin de Paris* avant que l'ensemble ne devienne, par la suite, une brochure publiée à Limoges puis un ouvrage de plus de deux cents pages, édité chez Payot avant la Seconde guerre mondiale. Ce travail montre, d'une part, le goût de l'auteur pour « *l'histoire, celle que l'on ne fait pas en raison de la censure* », mais aussi, d'autre part, une méthode de travail, le recueil des témoignages des protagonistes et observateurs de l'affaire – à l'exception des russes dans cette première version, ce qui sera corrigé par la suite – et l'utilisation d'un corpus de notes et de photos qui lui ont été remises par l'envoyé spécial qui avait alors couvert ces événements sans pouvoir écrire le moindre papier.

L'affaire de La Courtine était complexe pour des lecteurs des années trente et Pierre Poitevin dut, dans un premier temps, la contextualiser. En une longue introduction, il expliqua d'abord la présence des troupes russes en France : « *au printemps 1916 ... on apprit soudain une nouvelle qui parut d'autant plus extraordinaire que personne ne la prévoyait. Des troupes russes arrivaient en France. Elles étaient parties sans équipement et sans armes de Vladivostok et d'Arkangel ; 20 000 soldats des armées tsaristes débarquèrent à Marseille, à La Pallice et à Brest. On croyait que le fameux rouleau compresseur allait finalement se manifester sur le front occidental à côté de nos poilus. Après avoir défilé à Paris le 14 juillet suivant, les troupes russes furent envoyés, la 2^{ème} Brigade en Orient, la 1^{ère} et la 3^{ème} Brigade sur le front de Champagne où elles se comportèrent vaillamment¹⁰. Un an plus tard la révolution russe éclata. Après*

¹⁰ Voir sur la question des troupes russes en France, les ouvrages de...En fait les autorités françaises demandaient des troupes à la Russie depuis 1915 sinon même depuis le début de la guerre, en échange de quoi elles devaient les armer. Ce sont trois ou quatre brigades qui furent envoyées – différences selon les auteurs – dont deux seulement la 1^{ère} et la 3^{ème} restèrent en France soit environ 10 000 hommes. La 1^{ère} semble avoir été constituée de soldats venant du monde urbain alors que la 3^{ème} regroupait plutôt des ruraux, plus aguerris que les premiers car « empruntés » à différents régiments. La plupart des spécialistes de cette question soulignent la dureté de la formation, l'arbitraire du commandement et la décomposition de l'ensemble masquée par la propagande très importante orchestrée par le Gouvernement français au moment du débarquement de ces troupes pour en vanter les qualités et ancrer cette idée de l'arrivée à l'ouest « du rouleau compresseur russe ». Les deux Brigades se bâtirent d'abord dans le secteur d'Auberives où la 1^{ère} connut des pertes importantes, avant d'être incorporées au 7^{ème} Corps d'armée et lancées dans la grande offensive d'avril 17, l'une sur le mont Spin, l'autre sur le fort de Brimont. Elles subirent alors pendant trois jours des pertes effroyables, la moitié des hommes pour chacune des Brigades. Formations, officiers et hommes furent décorés et l'ensemble de ces troupes envoyé vers l'arrière, non sans une surveillance attentive en raison de la crainte de l'état major des conséquences possibles de la Révolution russe dont les soldats connaissaient alors les grandes phases.

l'abdication forcée du Tsar Nicolas II, le gouvernement du prince Lvof, en mars 1917, décida de poursuivre la guerre aux côtés des alliés. On se souvient des proclamations enflammées et des exhortations de Kérénsky allant lui même sur le front russe les adresser aux soldats. Or, malgré les harangues patriotiques, l'indifférence avait gagné toutes les troupes ...la propagande bolchévique poursuivait son œuvre de désagrégation si habilement conduite par Lénine ... les soldats russes, aussi bien ceux qui avaient été envoyés en France que ceux du front oriental n'obéissaient plus aux officiers, refusaient de se battre. Dès le mois d'avril 1917, le corps expéditionnaire russe subit le contre coup de la révolution avec tant de violence que presque tous les hommes, au début, refusèrent de continuer la guerre. On ne put les laisser en ligne. Retirés au camp de Mailly, les russes se partagèrent après d'orageuses discussions, en deux groupes ennemis. Le premier, fort d'environ 6000 hommes, se prépara à soutenir Kerensky, qui était alors le chef du gouvernement au pouvoir et à continuer à nos côtés la guerre contre l'Allemagne. Le second, qui comptait 10 000 soldats et officiers adversaires de Kérénsky, tint des meetings, forma des soviets, élut des délégués et sema à tous vents la bonne parole communiste¹¹. Il fallait donc empêcher tout contact du soldat français avec l'esprit de révolte qui soufflait dans les rangs des soldats russes devenus suspects¹²».

Il reconstitua ensuite, avec de nombreux détails, la montée de la tension dans le camp de La Courtine, en Creuse, après l'arrivée de deux brigades russes retirées du front¹³. « Le 26 juin 1917, la première brigade russe et deux bataillons de dépôt arrivent à La Courtine. Leur effectif est de 136 officiers, 10 300 hommes et 1000 chevaux. Les troupes ont leurs armes et leurs munitions : fusil Lebel,

¹¹ Pierre Poitevin déclarait dans une note de bas de page s'être inspiré de la relation de ces faits par André Obez qui avait écrit un article dans la Revue de Paris en décembre 1920.

¹² En fait la situation est un plus complexe mais Pierre Poitevin n'a pas alors accès aux archives de l'affaires. Celles-ci, déposées aujourd'hui au Service Historique de l'Armée de Terre, (SHAT), montrent que les soldats surent assez vite ce qui se passait en Russie, quoique avec des manques et des difficultés d'appréciation de la situation réelle, et ce bien que leurs supérieurs et les autorités russes en France aient tenté de le leur cacher le plus longtemps possible. Mais des journaux socialistes et des tracts en russe étaient distribués clandestinement dans la troupe, les hôpitaux permettaient la circulation des nouvelles et les soldats en discutaient passionnément, exigeant de rentrer en Russie. Un premier soviet se constitua à l'hôpital Michelet de Vanves et un second dans le 1^{er} Régiment de la 1^{ère} Brigade ; après l'offensive de printemps et une première révolte le 1^{er} mai, les envoyés de Moscou tentèrent d'organiser des Comités devant se substituer aux premiers soviets. A partir du 22 mai l'état major éloigne du front les brigades russes et les cantonne à Neufchâteau puis, devenu de plus en plus méfiant il décide de les retirer loin à l'arrière dans le Limousin, au camp de La Courtine.

¹³ Voir une description du camp de La Courtine dans un autre article de Pierre Poitevin, Le camp de La Courtine, cité du soldat, paru dans la Revue du Centre-ouest en mai-juin 1934. Les travaux d'aménagement du camp ont commencé en 1904 et, en 1917, il s'étendait sur près de 7000 hectares de nature très diverse, bois, landes, prés, et comprenait des baraquements, des établissements sanitaires, des écuries, etc., le tout bien desservi par la route et le rail. Ce camp gigantesque avait servi en 1914 de camp de détention -- Jean-Claude Farcy, *Les camps de concentration français pendant la Première guerre mondiale*, Paris, Anthropos, 1995, 373 p. -- puis, par la suite de camps d'entraînement et de camp d'internement pour des officiers allemands prisonniers de guerre qui durent être évacués lorsqu'arrivèrent les brigades russes. Il est certain que le camp présentait pour les autorités françaises des qualités spécifiques, outre ses dimensions et ses capacités d'hébergement, il était aussi suffisamment isolé en cas de problèmes...

fusil mitrailleur, mitrailleuses, canons de 37 et mortiers de tranchées. Tout le nécessaire pour livrer bataille...

Dés leur entrée au camp, les russes adoptèrent une attitude dont ils ne se départirent plus. Ils refusèrent de satisfaire toute discipline et s'adonnèrent à la paresse. Le général Lochvitsky, décédé à Paris le 7 novembre 1933, qui les commandaient en 1917, était un homme timide et aillant peur des responsabilités. De jour en jour, l'irrespect pour la discipline allait s'aggraver et conduire au pire. L'inquiétude ressentie par la paisible population creusoise ne devait pas tarder à être justifiée. Dans le camp, les officiers russes impuissants à remonter le courant trop fort de l'indiscipline étaient brimés par leurs hommes. De leur propre autorité les soldats organisèrent des milices dites Comités de régiments pour maintenir l'ordre dans les lieux publics et trancher les incidents qui s'élevaient entre la population civile et les soldats. Maigres furent les résultats de cette institution qui, peu à peu, chassa de son sein les officiers et qui fut uniquement composée de soldats. Bien plus, généraux et officiers de tous grades ne tardèrent pas à être déchus de leur commandement et ils furent plus tard expulsés du camp. Le général Comby rendit compte de ces faits au général Foch. Ce dernier lui recommanda expressément de se laisser entraîner à se mêler aux affaires russes. Les premières mesures d'ordre furent alors prises pour empêcher les soldats de sortir du camp afin de mettre un terme aux méfaits qu'ils commettaient dans les localités des environs. Le 5 juillet, c'est à dire dix jours après l'arrivée de la 1^{ère} Brigade, la 3^{ème} Brigade était, elle aussi, maintenant complète avec 315 officiers, 16 500 hommes et 2000 chevaux. Cette 3^{ème} Brigade semblait être d'un meilleur esprit que la première. C'est sur elle que comptait le général Lochvitsky mais l'antagonisme qui s'était affirmé au camp de Mailly entre les deux brigades allait subsister au camp de La Courtine et la tension qui subsistait entre elles allait chaque jour gagner en gravité.

Le premier jour, les troupes se soucient peu de leur installation et se livrent à de nombreux conciliabules. Les soviets de la 1^{ère} Brigade ayant abordé les soldats de la 3^{ème} pour leur représenter que leur devoir était de s'insurger comme eux contre toute autorité, la prise de contact fut violente. Longues harangues des orateurs révolutionnaires, réfutation des loyalistes, provocations d'un côté, protestations de l'autre, on en vint à prendre les armes et à s'en menacer. Les hommes ont de l'argent et à défaut de vodka ils achètent du vin. Les têtes s'échauffent, la révolte gronde déjà. La 1^{ère} Brigade menace d'employer fusils et mitrailleuses contre ses frères de même nationalité. A La Courtine apprenant les dissentiments qui se sont élevés entre les russes, les habitants, craignant pour leur sécurité, ont barricadé leurs maisons. Le lendemain, des meetings bruyants sont tenus. Les orateurs révolutionnaires infusent à leur aise le virus bolchéviste ».

Peu à peu se met en place ce que l'auteur appelle un « état anarchique » ; « un officier de la 3^{ème} Brigade est arrêté et molesté par des soldats de l'autre

brigade. La compagnie de mitrailleuses qu'il commande se propose d'aller le délivrer. Elle en est détournée par son chef lui même et il est relâché quelques instants après, sur l'intervention du Comité de régiments. Pendant ce début de juillet, il ne fut pas un jour sans que des incidents surgissent ici ou là. La voix des officiers est nulle. La nervosité et l'animosité entre les deux brigades se font jour clairement et menacent de devenir alarmantes. A la suite de ces faits, le général Lochvitsky rendit visite à Paris au général Zankievitch qui représentait en France le Gouvernement provisoire et il lui exposa l'état d'esprit des troupes placées sous ses ordres ».

La 3^{ème} Brigade finit par décider de quitter le camp et partit le 8 juillet, s'installant d'abord à la limite du camp. « C'est alors qu'arrivée au hameau de Maindrin, à huit kilomètres de La Courtine, la troupe consent à bivouaquer. Au départ, cinq cent hommes de la 1^{ère} Brigade s'étaient joints avec armes et bagages aux 6000 hommes de la 3^{ème} Brigade. Le vent est violent et la pluie menace de tomber. Sous les intempéries de la nature, le moral des hommes s'est fortifié. Des gourbis en branchage sont dressés, des petites tentes sont élevées. Les soldats, résignés, installent un campement précaire. En droit de tout redouter avec leurs frères ennemis, même une attaque de nuit, le bivouac de la 3^{ème} Brigade est gardé régimentairement par les avants postes ».

Pierre Poitevin, reprenant alors en détail les notes de Gabriel Cluzelaud, expliquait que les troupes, malgré l'interdiction qui leur en avait été faite, partirent vers le nord, vers « Felletin ou la terre promise » où elles arrivèrent le 11 juillet 1917.

« Une ville de toile blanche se monte rapidement près de la ville à la grande surprise et non sans l'appréhension des felletinois tout d'abord apeurés de ce singulier voisinage ». Des échanges de courriers et de communications téléphoniques entre le général Comby, le ministère de la Guerre, le général Lochvitsky et le général Zankievitch, ne changèrent rien à la situation à l'issue de laquelle les troupes russes ayant quitté le camp n'obéissaient plus à personne, mais si à « Felletin, c'est l'insubordination, à La Courtine, parmi les troupes restées en maîtresses dans le camp, c'est la plus folle débauche ... le général commandant la XII^{ème} Région prend ses dispositions de protection. Les troupes françaises sont alertées. Il prescrit aux commandants des subdivisions de Limoges et de Guéret de Tulle et de Brive de constituer des détachements prêts à partir au premier signal. Ces détachements comprennent : 1° Des compagnies d'infanterie de 200 hommes à raison de 4 compagnies pour la garnison de Limoges, une compagnie pour celle de Guéret, deux compagnies pour chacune des garnisons de Tulle et de Brive. Enfin le général commandant les dépôts d'artillerie d'Angoulême reçoit l'ordre de tenir prêtes trois sections de canons de 75. Alors que les russes de Felletin sont une menace en puissance ceux de La Courtine sont réellement menaçants. Toutefois il ne faut pas oublier qu'il paraissait exister entre eux une différence importante . Si les premiers semblaient rester partisans de Kerensky les autres étaient déjà gagnés au

bolchévisme. Mutinés ouvertement, ayant chassé leurs officiers, il avait reconnu comme chef de leur sovièt le soldat Globa. Un seul désir animait les uns et les autres leur retour en Russie ».

Pierre Poitevin rendait alors compte d'une tentative de médiation. « A Paris une pression énergique fut faite sur le général Zankiévitich, représentant le Gouvernement provisoire, sur M. Svatikoff, chargé de mission spéciale en France par M. Kerensky, ministre de la Guerre dont il était un ami personnel, et sur M. Rapp, délégué du ministre de la Guerre de Russie. Il est décidé que ces personnes viendront sur les lieux prendre les mesures susceptibles de mettre fin à ces évènements douloureux. Le 17 juillet, ces représentants arrivent à Felletin. Ils sont bien accueillis. Après une revue des troupes à laquelle deux cents hommes ont néanmoins et nettement refusé de se rendre, un meeting est formé. La parole est donnée à qui veut exprimer son opinion. Les représentants du Gouvernement provisoire haranguent leurs compatriotes. Svatikoff, en un discours enflammé, représenta aux troupes russes le devoir qu'elles avaient de ne pas ternir l'honneur de la patrie et de ne pas trahir les intérêts de la France alliée. Il exalta leur amour de la liberté et les exhorta à continuer la guerre jusqu'à la victoire définitive. Svatikoff avait gagné sa cause. Le revirement de la 3^{ème} Brigade paraissait complet. Toutefois les représentants de la Russie recueilli l'impression que le mieux était de transporter ces troupes dans un autre camp afin de les empêcher de se contaminer au contact toujours possible des mutins de la 1^{ère} Brigade. Les premiers effets de la Révolution laissaient chez ces hommes de la 3^{ème} Brigade des marques. A l'exception des colonels, les officiers n'avaient plus le droit d'avoir des ordonnances, ni des chevaux de selle. Mais dans le service proprement dit les hommes respectaient à nouveau leurs officiers et ils obéissaient aux ordres qu'ils en recevaient. Officiers et soldats paraissaient avoir retrouvé la fraternité du front. A vrai dire les rapports de la 3^{ème} Brigade avec les populations de Felletin et d'Aubusson et des localités environnantes furent excellents.

Ayant rempli avec succès leur mission auprès de la 3^{ème} Brigade de Felletin, les représentants du Gouvernement russe gagnèrent le soir même le camp de La Courtine. La mission y éprouva tout de suite sa déception la plus amère. A Felletin, la revue avait été possible, si 200 hommes seulement avaient refusé de prendre les armes en l'honneur des représentants de leur pays, à La Courtine, c'étaient les 10 000 rebelles qui opposèrent ce refus. A Felletin, il y avait encore des chefs, sans beaucoup d'autorité il est vrai, mais il y en avait. A La Courtine rien que des soldats dont les plus révolutionnaires commandaient aux autres et terrorisaient le plus grand nombre. Les chefs des soviets reçurent les représentants de la Russie auxquels ils donnèrent à peine le temps de parler. Tout de suite des cris s'élevèrent : en marche ! en avant vers la Russie ! ». Le dialogue fut impossible, les soldats de la 1^{ère} ne voulaient pas « accomplir leur devoir patriotique envers la France dont ils se plaignaient et les quelques tentatives menées par des délégués de la 3^{ème} échouèrent aussi. Dès lors le

gouvernement français pria son ambassadeur à Pétrograd de demander au Gouvernement populaire de rapatrier ces troupes ; celui ci s'y refusa. Les trois délégués russes lancèrent alors un ultimatum aux mutins leur donnant 48 heures pour déposer les armes ».

De son côté le ministre de la guerre, Paul Painlevé et le général Vidalon, chef d'état major de l'armée, arrivés de Paris, prenaient des mesures pour faire parvenir des troupes à La Courtine, soit 9 compagnie d'infanterie, 4 sections de mitrailleuses, 3 sections d'artillerie de 75, 3 pelotons de cavalerie, le tout devant être positionné dans la nuit du 3 au 4 août.

Globa fit aux français des propositions, que les Russes passent sous commandement français en prêtant serment à condition qu'on leur laisse leurs armes mais l'ultimatum n'était pas négociable. « Le 10 août, par décision du ministre de la Guerre, les troupes russes de la 3^{ème} Brigade s'embarquent pour le camp de Courneau dans la Gironde [sans leurs généraux]. Les jours passent. La situation, toujours très tendue, est sans changement. Sur l'emplacement de l'ancien camp de Felletin, des tentes ont été dressées à nouveau pour recevoir les russes qui se rendent volontairement aux postes français. Un groupe d'officiers russes sous le commandement du commandant Balbachinsky est chargé d'encadrer ces évadés mais depuis le 17 août, une cinquantaine seulement ont été pris dans ces conditions. Le 23 août, une nouvelle et dernière tentative est faite pour obtenir la reddition des mutins. Elle est exécutée entre le gouvernement français et le gouvernement russe. Le ministre de la Guerre donne des instructions pour l'affichage immédiat dans le camp d'un télégramme du général Korniloff prescrivant de rétablir l'ordre même par la force armée et d'instituer des conseils de guerre. L'officier et les deux sous officiers français chargés d'afficher ce télégramme sont arrêtés par les rebelles mais relâchés après quelques heures grâce à l'abbé Laliron, aumônier de La Courtine, qui s'était chargé de venir apporter lui même l'énergique sommation du général Brezet. Ce dernier, récemment revenu du front, commandant les subdivisions de Limoges et de Guéret prend le commandement des troupes françaises de protection et s'installe à La Courtine ...(on) ...passe à l'exécution par la force ».

Pierre Poitevin expliquait alors en détail la manière dont le blocus se mit en place, arrêt des vivres aux mutins, encerclement de ces derniers, creusement de tranchées, installation de l'artillerie à portée de tir, évacuation de la population civile de La Courtine et introduction, dans les troupes françaises, d'éléments militaires russes : un bataillon d'infanterie, soit 800 hommes provenant de l'artillerie russe du contingent de l'armée d'Orient et qui se trouvaient alors à Orange – ces artilleurs vont être affectés aux batteries d'artillerie -- . 2000 hommes de la 3^{ème} Brigade qui se trouvait à Felletin sont appelés du camp de Courneau. Pour faire bonne mesure, en plus des troupes locales, s'ajoutent des éléments du 19^{ème} d'infanterie et un reg de dragons rappelé du front.

Un dernier ultimatum n'ayant rien donné, à partir du 15 septembre existait à La Courtine une situation de guerre. « *La parole fut donnée au canon* », écrivait Pierre Poitevin, qui reprenait ici les notes de Gabriel Cluzelaud quand au bombardement.

« L'heure approchait. Le soleil inondait la campagne. Sous son éclat la longue file des casernes blanches du camp étagées à flanc de colline se détachait nettement ... dans le calme apparent de toutes choses les cœurs se gonflaient d'angoisse. Un peu avant dix heures, les généraux Comby, Vidalon, Brezet et leurs officiers quittèrent les locaux de la place montèrent à pas lents la rue de l'église prirent sur leur droite un petit chemin qui longe le presbytère et gravirent la butte de laquelle tout le panorama du camp se déroule dans un cadre de montagne...Près de nous, autour de nous, des milliers de soldats prêts à la défensive et à l'attaque se tenaient silencieux dans les tranchées, les mitrailleuses étaient braquées et les fusils chargés. Les troupes russes occupaient, si l'on peut dire, les tranchées de première ligne, les troupes françaises un peu en arrière, à quelques centaines de mètres, occupaient une seconde ligne de soutien. Les derniers mouvements s'achevaient. Bientôt dix heures....dix heures, dans l'espace sur nos têtes passa l'acier dont le crissement formidable déchira le ciel ; par quatre fois successives l'aboiement clair du 75 se répercuta. Nos regards fouillaient l'horizon, inquiets, nous prêtions l'oreille. Un panache de poussière s'éleva de la butte faisant écran sur le fond du camp puis les accents d'une musique organisée par les russes s'élevèrent et des hourras retentirent. Le premier coup avait été tiré à blanc par les canonnières russes, les trois autres partis simultanément envoyèrent leur mitraille meurtrière. Aux coups de canons envoyés sur le camp, les mutins répondirent en jouant et en chantant La Marseillaise puis la Marche funèbre de Chopin, qu'ils faisaient entendre comme une clameur de protestation et de dédain. A ces bruits de cuivres de l'orchestre et ces voix des rebelles, écrit Gabriel Cluzelaud, ne succéda aucune des manifestations que l'on pouvait craindre. Aucune réplique avec les armes, aucune tentative de sortie du camp ne fut esquissée. L'ordre était donné : Restez en place ! par le chef des soviets. Les canons venaient à faire œuvre d'avertissement et avaient épargné les bâtiments, l'on put escompter qu'il n'y avait ni morts ni blessés. Le canon ne tonnait que d'heure en heure, donnant, entre chacune de ses interventions, le temps aux mutins de réfléchir et de revenir aux devoirs. Mais peu nombreux furent ceux qui firent leur soumission.

La nuit arrive. De tranchées à tranchées les russes des deux parties se fusillèrent, spectacle lugubre et tragique que cette lutte fratricide. Le bruit crépitant des mitrailleuses se prolonge, que se passe-t-il ? Les rebelles tentent-ils une sortie ? Non, mais les assiégés se défendent mieux, ils balayent maintenant le terrain pour éviter une surprise des loyalistes. A l'aube du dimanche 17 septembre, les rebelles refusent toujours de se rendre le nombre de redditions ne sera que de deux cents seulement ».

Le lendemain, la canonnade reprit et le combat dura deux jours. A l'issue du premier, un premier mouvement de reddition eut lieu : *« les rebelles massés dans les baraquements de Laval sortent avec leurs bagages, sans armes, et se forment par quatre en agitant de petits drapeaux blancs...La grosse majorité de la troupe se dirige, malgré les prescriptions de l'ultimatum, vers La Courtine par un petit chemin aboutissant à l'église à côté de laquelle se trouvait le poste de commandement de l'état major français. Le mouvement de soumission s'accroît jusqu'au soir et plus de 6000 hommes vont ainsi défilier devant les généraux Vidalon et Comby. D'autres cependant se dirigent vers Malleret et d'autres vers le Mas d'Artiges. Enfin à 19 heures arrivent les rebelles du quartier du Breuil. Le total des soumissions s'élève à environ 7500 hommes. Les uns arrivaient à pieds, les autres dans des fourgons, dans des voitures, des chariots, à cheval...tous sans armes. Ils manifestaient, nous dit un témoin, une allégresse apathique et une sorte de laisser aller béat. Et le général Comby nous confirme : en dehors de quelques ivrognes tous ces hommes étaient résignés et silencieux. Aucune résistance ne se produisit dans ces groupes de 200 hommes conduits par deux soldats et un caporal ».*

Les prisonniers sont regroupés dans des prairies au sud de La Courtine. La nuit tombée, les militaires français sont satisfaits des opérations menées dans la journée. On notera la présence d'un général américain dont Pierre Poitevin rapporte les propos peu glorieux prononcés au moment où il félicite le général Comby : *« je ne croyais pas général que vous vous seriez débarrassé aussi élégamment de cette bande de poux »...*

Mais la canonnade reprend au cours de la nuit. *« Les plus récalcitrants des rebelles se sont retranchés dans le mess des officiers et dans l'hôpital qu'ils ont transformé en blockaus ... Le 18 septembre ...le combat se livre avec acharnement entre les troupes russes fidèles et les derniers rebelles qui opposent une résistance désespérée. L'artillerie tire presque continuellement. Les feux de mousqueterie et de mitrailleuses crépitent. Les troupes fidèles du général Bielaïeff occupent successivement Grattadour, Laval, et le mess des officiers. En ce dernier bâtiment s'était établi un point de résistance qui avait retenu longtemps les troupes assaillantes et où un loyaliste a été tué à coup de revolver. A la nuit le combat continue. Les renseignements donnés par l'autorité militaire russe sont trop imprécis pour évaluer le nombre de rebelles qui tiennent encore dans le Breuil et les bois environnants au nord mais il est très certainement très faible, quelques centaines. Peu à peu les mutins n'occupent plus que l'infirmerie puis ils vont se réfugier dans les bâtiments les plus éloignés du Breuil et dans les bois qui sont à l'arrière et sur lesquels l'artillerie concentre son feu.*

C'est au cours de cette journée du 18 septembre que, vers dix heures du matin, les rebelles tirèrent sur deux vagues du 19^{ème} Régiment d'infanterie. Ceux-ci ayant à remettre des lettres aux bataillons venus de La Croix d'Echoron, à La

Courtine et à Malleret, se dirigeaient en voiture sur La Courtine par la grand route. Arrivés à la hauteur du Breuil, des rebelles en embuscade tirent sur eux et blessent le sergent Lemeur au ventre et le sergent Feger à la cuisse. La voiture fit demi-tour sous les coups de fusils et rentra à La Croix d'Echoron. Le sergent Lemeur succomba une heure après en arrivant à l'ambulance installée à l'école pratique de Felletin ». Pierre Poitevin introduit alors dans son récit une interview du sergent Feger qu'il avait été faire chez ce dernier, à Squiffiec dans les Côtes du Nord¹⁴, avant d'en revenir au récit proprement dit.

Dans la nuit du mardi au mercredi le bombardement se poursuit. Le camp est presque complètement occupé et le 19 septembre au petit jour les loyalistes cernent le quartier du Breuil et les bois environnants. La résistance faiblit et devient vaine... Avec les derniers mutins, leur chef et meneur, Globa, est arrêté par trois lanciers loyalistes loin du camp, sur la route de Saint-Setier, alors qu'il tentait de s'enfuir avec quelques autres membres du soviét. Sous bonne escorte, il est conduit à la court en passant par Sornac. Il n'oppose pas de résistance. Mais quelle ne fut pas la surprise des personnes présentes de voir, dans la petite troupe des prisonniers, une femme française. Cette dernière, bien connue à La Courtine, était mariée et son mari combattait sur le front. Dès avant la bataille, elle avait été rejoindre Globa dans le camp et elle partageait sa vie. Lorsque le meneur fut pris, en arrivant à La Courtine, par un chemin dérobé, elle regagna son domicile. Globa, disent les témoins, plastronnait encore lorsqu'il fut présenté à l'état major français ; il répondit à un général qu'il n'avait pas d'ordres à recevoir de lui. Placé sous la garde des gendarmes français, il fut photographié et placé en cellule.

Le camp est occupé en entier par les russes fidèles. Il reste encore quelques rebelles isolés dans les bois. Ils seront arrêtés le lendemain. C'est la fin de la résistance. On procède à l'évacuation des blessés. On enterre les morts et on nettoie le camp. La population civile rentre à La Courtine. Les tranchées creusées à proximité du village sont comblées. Les armes sont comptées, mais parmi elles un certain nombre de fusils ont été brisés par les mutins. Les mitrailleuses, les canons de tranchée, les caissons à munitions, les revolvers les armes blanches sont rassemblés et embarqués dans huit wagons qui prennent la direction du parc d'artillerie d'Angoulême.

L'autorité russe classe les mutins en trois catégories. La première comprend les plus coupables au nombre de 81 qui sont dirigés avec leur chef Globa le 21 sept sous bonne escorte à bordeaux pour être déférés aux juridictions militaires russes lesquelles se montrèrent impitoyables. La seconde comprend les mutins d'une culpabilité moindre qu'il est néanmoins nécessaire de séparer de la masse. Elle forme un total de 549 hommes , 300 sont envoyés sous escorte au camp de Bourg-Lastic le 20 septembre et 249 à l'île d'Aixe le 21. La troisième

¹⁴ Le mort et le blessé étaient tous deux bretons. Le récit du sergent Feger est vivant et détaillé et surtout permet de « charger » les rebelles dans la mesure où la voiture que conduisent les deux hommes porte les fanions de la Croix Rouge. Ils reçurent tous deux la Médaille militaire et la croix russe de l'Ordre de Saint Georges.

est composée des restants, environ 7500 hommes . Ils sont organisés en compagnies de 400 hommes, encadrées par des officiers russes et des officiers français parlant russe et soumis à une consigne sévère ».

Le bilan de cette bataille particulière fut difficile à établir selon que l'on interrogeait les habitants de La Courtine qui parlaient de plusieurs milliers de morts, au moins de centaines, de fosses communes discrètement creusées dans le bois du Feuilladoux, de wagons de chaux vive entrés en gare, destinée à combler les fosses ou les cadavres auraient été alignés.

« Il semble bien que tout cela est de la légende ». Selon Comby, il y eut 12 morts et 49 blessés. « Le nombre des blessés qui tous furent soignés à l'hôpital d'Ussel n'est pas contestable », dit Pierre Poitevin, mais aucun registre, en particulier celui de l'Etat civil n'enregistrent les morts et au « cimetièrè où à l'insu de la population, les neufs rebelles furent transportés la nuit dans un fourgon et enterrés dans un terrain vague », il n'y a sur leur tertre aucune croix et aucun nom. « L'herbe y pousse drue. Les ronces règnent en maître et l'emplacement où ils reposent est entouré de fil de fer barbelé. Ils voisinent avec deux annamites et un chinois. C'est dire combien ces morts furent considérés comme des pestiférés ».

Une commission mixte franco-russe fut mise en place pour évaluer les dégâts tant dans le camp que dans le bourg et les habitants furent dédommagés. Les russes loyalistes partirent pour Orange alors qu'on ramenait, chose curieuse, dans le camp les 7500 hommes de la troisième catégorie. *« N'ayant aucune occupation, opposant la force d'inertie pour tous les travaux que l'autorité leur commandait d'exécuter, ils soulevèrent de nouveaux et nombreux incidents et bien qu'ils n'aient plus d'armes en leur possession, on fut obligé de sévir contre eux. Un nouveau soviet, secret celui là se forma lançant des appels révolutionnaire. Ces milliers d'hommes menaçaient de se livrer au brigandage. Il restèrent ainsi deux mois encore dans le camp réclamant leur retour en Russie. Finalement 3000 hommes qui n'avaient pas voulu partir dans différentes régions de la France en qualité de travailleurs agricoles furent envoyés en Afrique sous la surveillance de troupes noires. Le 20 décembre 1917, un détachement de l'armée américaine prenait possession du camp de La Courtine. C'est seulement en 1919 et 1920 que les soldats des brigades russes furent ramenés dans leur pays contre échange de français retenus en otages. Un certain nombre d'hommes de la 3ème Brigade et leurs officiers étaient allés grossir les armées blanches du général Wrangel ».*

Et l'auteur terminait en refusant de trancher *« sur les responsabilités et les graves fautes qui furent commises »*...tout en laissant entendre que cette affaire était plus complexe que son récit, bref, ne le laissait entendre.

L'article avait été illustré de nombreuses photos – les seules que l'on possède aujourd'hui encore sur ces événements -- en particulier celle d'un jeune sous-officier russe appartenant au soviet de La Courtine, deux photos non référencées, l'une sur les prisonniers qui affluent dans les rues de La Courtine, l'autre sur l'enterrement du loyaliste de la 3^{ème} Brigade, une photo du commissaire russe Svatikoff, délégué général de Kérénsky, une photo de l'abbé Laliron, curé de La Rochette en Creuse, qui avait remplacé à La Courtine l'abbé Hugon, parti au front, et qui tenta, on l'a vu, de servir d'intercesseur entre les mutins et le commandement français, une photo du Général Zankievitch représentant en France du Gouvernement provisoire russe, et un document appartenant à G. Bourderionnet, pharmacien à Felletin, où l'on voit des soldats de la 3^{ème} Brigade avec un drapeau rouge, sur lequel on lit, écrit en français, la phrase suivante « *La guerre jusqu'à la victoire complète* », une photo du général Comby, commandant la XII^{ème} Région militaire, un cliché du Général Lochvitsky, dans une tranchée occupée par les troupes russes en Champagne, ainsi qu'un très beau panorama : « *Aspect du campement des russes fidèles de la brigade, installés près du village de Maindrin* ».

En 1934 Pierre Poitevin réunit, pour tous ceux qui « *avaient été intéressés par les articles sur la révolte des armées russes au camp de La Courtine* », ses articles augmentés dans une brochure illustrée qui fut publiée par les Editions du *Courrier du centre* sous le titre *Une bataille au centre de la France en 1917*. Il essuya alors les premières critiques, en particulier celle de Charles Steber dans le journal pacifiste *La Patrie humaine*. L'auteur, dans deux articles parus l'un, en 1934, l'autre en 1935, sous le titre *La Saint-Barthélemy anti-marxiste de 1917, Récits des massacres organisés des contingents russes à Brimont et à La Courtine*, ironisait sur la manière dont Pierre Poitevin avait alors, consciemment ou inconsciemment, véhiculé sans assez de recul les positions de l'Etat major français. Stigmatisant la couverture de la brochure qui, d'emblée, tentait, selon lui, de « *représenter les rebelles comme des bandits de grand chemin* », il citait des mots et phrases de l'ouvrage qui étayaient sa démonstration. En fait, plusieurs expressions étaient sorties de leur contexte, des paroles attribuées à Pierre Poitevin alors qu'elles émanaient d'autres acteurs, et, au fond, cette critique s'inscrivait dans une querelle d'interprétation qui dure encore aujourd'hui au vu de l'historiographie qui existe sur cette question. Même le très sérieux « Carriat », ce dictionnaire irremplaçable pour l'histoire de la Creuse, reste prudent sur le sujet rappelant que « *les suites de l'émeute et de la répression sont controversées* » et qu'André Obey, qui y effectuait alors son service précise que « *les imaginations l'ont transformé en je ne sais quelle sombre tragédie* », lui même prenant comme exemple Charles Steber qui prétend que « *3000 russes auraient par la suite été exterminés* ».

Les derniers travaux sur la question des victimes montrent en outre que Pierre Poitevin avait raison. Même Rémi Adam – assez critique vis-à-vis de Pierre

Poitevin quoique lui-même, non totalement objectif selon ses dires -- dans son dernier ouvrage sur les mutineries, reconnaît que « *le nombre officiel de victimes donné par le Général Comby, puis par le Gouvernement provisoire, est par conséquent sinon conforme du mois proche des données d'archives : la marge d'incertitude est de l'ordre de quelques dizaines* » ; rappelons que le fougueux Charles Steber avait avancé le chiffre de « *plusieurs milliers de victimes...*¹⁵».

Cela n'empêcha pas Pierre Poitevin – où, au contraire, le stimula -- de faire paraître un ouvrage important aux éditions Payot en 1938 sous le titre *La mutinerie de La Courtine, Les régiments russes révoltés en 1917 au centre de la France*. Il avait considérablement augmenté son texte et pu compléter ses sources. Il s'était rendu à la bibliothèque du Musée de la Guerre à Vincennes où il avait pu consulter des publications de 1917, 1918 et 1919 émanant des mutinés et d'Union Soviétique et à la bibliothèque russe Tourguenev à Paris où il avait accédé à des mémoires de soldats et d'officiers ainsi qu'à la presse soviétique. Le livre fut traduit en plusieurs langues et connut un réel succès éditorial. La même année, il publia une « *Etude touristique et économique* » intitulée *Mont d'Aubrac*, qui lui permettait de faire une synthèse et un prolongement de ses travaux antérieurs au sein de la Revue de la VIIème Région économique ; l'année suivante, sortit un petit recueil portant le titre *Cent reportages*, qui réunissait plusieurs de ses articles parus dans différents journaux.

Tout en préparant ces aventures éditoriales, Pierre Poitevin, à qui les tensions des années trente consécutives à la montée du nazisme n'avaient pas échappé, rédigea, à nouveau pour le *Limousin de Paris*, en février 1934, un reportage original sur une sorte de « kibboutz » installé en Corrèze.

De tous ses travaux des années trente, c'est surtout cette seconde grande enquête de terrain que nous retiendrons ; elle mérite en effet d'être reproduite en ses parties principales, d'une part parce qu'elle constitue le seul témoignage fiable extérieur aux rapports officiels que l'on ait sur des réfugiés allemands qui fuient le nazisme et qui s'installent en Limousin, d'autre part parce qu'elle constitue une forme de journalisme qui rompt avec les sujets habituellement traités dans la presse de province.

¹⁵ Dans le dernier ouvrage en date paru sur ce sujet, celui de Rémi Adam, *1917, La révolte des soldats russes en France*, Pantin, Ed. Les Bons caractères, 2007, 283 p., l'auteur affirme, p. 4, « *souhaiter modestement contribuer à la défense de la Révolution russe de 1917* » et accuse l'ouvrage précédent concernant le même sujet – celui de, Jamie H. Cockfield, dans *With snow on their boots, The tragic odyssey of the Russian expeditionary force in France during World War I*, St. Martin's Press, 1998, 396 p., d'être « à charge contre la Révolution ». Rémi Adam a, par ailleurs, fait un dépouillement intégral des sources disponibles, ce qui lui permet de reprendre la question du nombre des victimes et d'aboutir au même résultat que celui donné par les autorités militaires à Pierre Poitevin. Les documents se rapportant à cette histoire sont aujourd'hui consultables au SHAT à Vincennes ; on y trouve le témoignage du général Comby mais aussi de nombreux dossiers à compléter par la série BB 18 2595 -- Justice militaire – aux archives nationales.

Des Juifs allemands en Corrèze dans les années 30

L'article : *France, terre hospitalière, Des juifs allemands vont coloniser Nazareth...en Corrèze* s'ouvrait par une photographie d'un groupe de jeunes gens posant dans l'escalier extérieur d'une grande maison [Photo G. Larivière, Brive] et était suivi de la légende suivante : « *Eh bien ! oui, regarde-nous ! le spectacle en vaut la peine...* » ; l'auteur rappelait les circonstances de cette enquête.

« *Le hasard de deux reportages nous a offert en cette journée grise et triste de février le plus extraordinaire contraste que l'on puisse rencontrer. Nous avons rendu visite à quelques kilomètres de Brive à un beau vieillard, Michel Delbos, qui venait d'atteindre cent ans. Penché sur la glèbe souvent ingrate, il n'avait cessé, durant toute sa longue existence, d'habiter sa petite commune natale de Dampniat* ». A l'issue de cette visite¹⁶, une petite équipe de journalistes se rendit à Jugeals-Nazareth aux portes du Quercy¹⁷. « *Le bourg est de plus en plus désert, tristesse de la dépopulation, et n'abrite guère plus de quarante familles qui se logent dans des maisons moyenâgeuses aux épaisses tourelles et aux escaliers de pierre plaqués contre les vieilles murailles (...) témoins lépreux d'un lourd passé d'histoire (...) mesures sinistres et hantées (...) dont les ouvertures béent et servent de refuge à des milliers des chauves souris* ». Au fond du bourg, dans la propriété d'un sieur Verlhac, un gigantesque champs de caillou, dans « *des accoutrements de scouts* », se sont installés « *des juifs allemands* ».

Pierre Poitevin va alors essayer de comprendre comment ils sont arrivés là et tenter d'expliquer à des lecteurs peu au fait de ce type d'expérience ce qui se passe. Il interroge pour cela le secrétaire général du Héhalouts [Le Pionnier], un juif français, Seiltiel, qui se trouve à Nazareth en mars 1934. Celui-ci explique qu'il y a en France alors, dans le seul département de la Seine, « *une dizaine de mille de réfugiés allemands (...) uniquement quelques centaines dans les autres*

¹⁶ Un article de Pierre Poitevin se rapportant à ce sujet fut publié dans le numéro du dimanche 18 février 1934 dans la rubrique « La vie régionale » sous le titre « En trinquant à la santé du centenaire de Dampniat » ; Pierre Poitevin est sensible à « ces lieux du Bas-Limousin où comme l'a si magnifiquement écrit J. Nouailhac « la rudesse s'y marie à la grâce, les mouvements capricieux aux grandes lignes calmes ». C'est là, dans « une maison, blanche, propre et modeste » que l'auteur prend un verre avec « l'énergique et vénérable aïeul » tout en conversant sur « son élixir de longue vie ».

¹⁷ Selon l'érudit local Flammari, de Turenne, l'ancienne localité de Puy de Tras devint Nazareth en raison de similitudes topographiques. Au retour de la première croisade, Raymond I^{er} de Turenne établit en ce site une maladrerie confiée aux Templiers. Le lieu était passant pour tous les pèlerins qui allaient à Rocamadour, aux Sainte Marie et à Rome. Le vicomte crut revoir en regardant de la porte Magal de Turenne les falaises qui terminent le Causse, celles qui surplombent la vallée d'Esdreton et qui portent Nazareth de Galilée. De même, dans un cirque sur le flanc qui descend vers Sarrazac, il « revit » le port palestinien de Jaffa, il y établit une seconde maladrerie mais le lieu devint hôpital Saint Jean une fois passé aux mains des chevaliers de Malte.

départements. La plupart (ont été) placés comme ouvriers agricoles par les soins du Comité national fondé par le président Painlevé, organisation née de la fusion de deux premiers comités dûs à l'initiative des sénateurs Honnorat et Justin Godart¹⁸. Depuis, de nombreux comités de secours ont été créés par des groupes de toutes les confessions selon qu'il s'agit d'intellectuels, de commerçants et d'artisans et selon les opinions politiques des réfugiés », il précise que « ces jeunes juifs sont venus par l'intermédiaire du Comité national des réfugiés allemands en France et constitue une colonie judaïque. Les exilés de Nazareth n'appartiennent à aucun parti politique (...) obligés de se détourner des professions libérales et commerciales auxquelles ils se destinaient, les jeunes juifs allemands chassés par Hitler, ne veulent pas prendre la place des français dans ces mêmes carrières. Ils doivent donc forcément se diriger vers le travail manuel en attendant de regarder vers le pays de leurs ancêtres ».

Pierre Poitevin souligne qu' « ils ont laissé derrière eux le régime nazi » mais le journaliste n'en parle pas, rappelant que « les Allemands lisent la presse française y compris celle de province » puisqu'un article du *Courrier du centre* de Charles Robert Dumas sur *Les dessous du cinéma allemand* a été pointé par les dirigeants de la propagande nazie. Il insiste plutôt sur leur avenir qu'ils souhaitent voir se dérouler « au delà de la Méditerranée, en Palestine ». Ils sont là, en effet, « en transit », parce que les « hahcharah » – *préparation pour la Palestine* -- n'étant plus possible en Allemagne, les organisateurs font appel à l'hospitalité de la France. Depuis le mois de juin 1933, le Hehalouts a placé dans l'agriculture trois cent de ses membres qui poursuivent leur instruction soit chez des cultivateurs soit dans des écoles d'agriculture. En septembre 1933 une première ferme école a été fondée à Altwies en Moselle ou un bail de 18 ans a été passé ; l'expérience paraissant concluante, d'autres fermes sont en voie d'organisation près de Cahors, aux environs de Tours et enfin à Jugeals-Nazareth. Les jeunes juifs y feront un stage d'apprentissage de huit à dix mois et partiront ensuite en Palestine, ils seront alors remplacés par d'autres pris parmi

¹⁸ La communauté juive de France était très préoccupée par le problème des réfugiés aussi pour faire face à l'arrivée des juifs qui fuyaient l'Allemagne de Hitler fut créé en avril 1933 le Comité central d'assistance aux émigrants juifs qui se fondit quelques mois plus tard dans le Comité national français de secours aux réfugiés allemands victimes de l'antisémitisme. A la fin de l'année 1933 ce Comité devint le représentant de la France dans le Comité consultatif du Haut Commissariat pour les réfugiés allemands qu'avait établi la Société des Nations. Robert de Rothschild, président du consistoire de Paris participa à la plupart de ces organismes s'occupant des réfugiés mais on y trouvait aussi des hommes politiques français comme le sénateur Henri Béranger qui en fut président ou Justin Godard, (1871-1956), député de Lyon puis sénateur, ministre de la Santé en 1932 et qui, en 1925, avait participé à la fondation du Bureau international du travail, de l'association France-Palestine dans laquelle se retrouvaient des français juifs et non juifs. Au mois de juin 1936, le CAR, Comité d'assistance aux réfugiés prit la relève du Comité national. Les réfugiés ne cessent d'arriver en France et de plus en plus nombreux sont ceux qui sont totalement démunis ; il ne s'agit plus alors de régulariser des situations, de trouver des emplois ou de favoriser l'émigration, il faut désormais fournir des secours immédiats, de la nourriture, des médicaments, un logement. Voir, sur ces questions, l'ouvrage de Simon Schwarzfuchs, *Aux prises avec Vichy, Histoire politique des juifs de France, 1940-1944*, Paris, Calmann-Lévy, 1998, 443 p. et, pour plus de détail, Martine Lemalet, *Justin Godard, l'OSE et les comités de soutien aux étrangers*, Paris, CNRS éd., 2004.

les exilés actuellement hébergés dans le département de la Seine ; de grande possibilités existent en France grâce à la bienveillante compréhension des Pouvoirs publics, grâce aussi à la grande quantité de terrains non cultivés qui semblent attendre ces jeunes forces de travail... ». L'objectif terminal est donc de partir en Israël, non pas seulement « pour attendre le Messie, mais pour y créer des foyers, (se) vouer à la patrie juive et non à la religion juive ». « Notre seul désir, ajoute une jeune femme, c'est d'être les créateurs de la Palestine nouvelle ».

Après avoir précisé ce cadre général complexe, le journaliste va s'attacher à la vie quotidienne des jeunes exilés en Limousin. Ils sont là selon le hasard des fermes à louer disponibles. Le propriétaire de cette propriété avait confié à un marchand de biens la tâche de trouver des repreneurs, ce qui n'allait pas de soi en ce temps de dépopulation des campagnes. Par une location à l'année payable d'avance, « *trois domaines furent loués, ceux du Mas, de Salers et de Nazareth (soit) environ 70 ha avec les instruments aratoires et le cheptel vif composé d'un cheval et de quelques bêtes à cornes* ». Cinq ou six jeunes gens arrivèrent vers le 2 février. Le 4 mars, ils étaient une quarantaine dont huit filles. L'aîné du groupe avait 28 ans, le plus jeune 16, mais la colonie était administrée par un gérant âgé d'une cinquantaine d'années, marié.

Tous appartenaient à « *la bourgeoisie allemande, ont fait des études secondaires et universitaires pour devenir médecins, avocats, ingénieurs, etc.* ». Pierre Poitevin est assez admiratif sur leurs capacités d'adaptation. « *Ces garçons et ses jeunes filles auxquels l'exil forge des caractères* » sont aussi, selon lui un admirable exemple « *pour tous les désœuvrés* » et la preuve de la régénérescence possible du monde rural.

Il est d'autant plus ému par ce qu'il voit que les débuts de ces jeunes furent particulièrement durs, « *ils ont du, au début de leur séjour à Nazareth, coucher pêle-mêle sans lits et sans matelas. Les femmes, logées dans une chambre mitoyenne à celle des jeunes gens, se blotissaient les unes contre les autres et se couvraient avec les mêmes couvertures ; elles dormaient sur la paille comme leurs compagnons* ».

Les bâtiments sont en mauvais état, « *un corps de bâtiments a été incendié, il n'en reste que quatre murs et les poutres calcinées. Là, ils vont rebâtir le Temple. L'immeuble qui les abrite actuellement, vieille bâtisse délabrée, menace ruine. Une partie de la toiture est effondrée* » (...) Ici, dans cette maison, presque un taudis, tout n'est encore que désordre et malpropreté (...) Nous voici dans la cuisine. Jeunes filles et jeunes gens épluchent des légumes. C'est la corvée de patates. Dans un chaudron un cuisinier de 18 ans tourne, avec une cuiller, pour les empêcher de cramer, des nouilles cuites à l'eau. Passons au réfectoire, c'est la seule pièce repeinte. Elle est à peu près habitable. Un apprenti cordonnier répare un soulier de femme. A côté de lui un étudiant tape à la machine à écrire... ». Tout est sommaire mais la cuisine dispose d'un four pour le pain et il y a des légumes à volonté. « *Plusieurs projets leur tiennent à*

cœur, bâtir une maison et des étables, créer une école de jardinage, construire des serres, planter des fruitiers, et en attendant réparer le vieux bâti ».

Il est certain que Pierre Poitevin fut marqué par cette expérience ; on voit bien dans cette description, assez terrible au fond, la détresse matérielle et morale de ces jeunes gens, leur isolement dans un monde rural en semi décomposition et on sent leurs angoisses derrière l'espérance du départ. Même si la fin de son article, appelant à une certaine vigilance vis à vis de l'avenir d'une telle structure, est plus, dans l'esprit du temps, enclin à une certaine méfiance il veilla à ne pas inclure dans cette enquête l'avis des autorités sur ce qui se passait à Jugeals-Nazareth, précaution pour ne pas être accusé de véhiculer les positions du gouvernement, mais aussi forme de « positivation » de l'accueil de ces jeunes Juifs en France ¹⁹.

Ce fut là la dernière grande série d'articles de Pierre Poitevin avant la guerre. Ses travaux toutefois étaient loin d'être clos. Résistant pendant conflit, il reprit ses activités à la Libération dans une presse en pleine renaissance mais c'est surtout par un reportage exceptionnel qu'il s'illustra dans les derniers jours de la guerre ; pénétrant au lendemain du 10 juin 1944, dans le petit bourg incendié et terriblement meurtri d'Oradour sur Glane, il allait être un des premiers chroniqueur de métier à rendre compte du drame, expérience étonnante qui donna lieu à un ouvrage sur la genèse duquel nous reviendrons.

¹⁹ Le gouvernement français a décidé au début de l'année 1933 d'ouvrir ses frontières aux réfugiés allemands et en particulier aux juifs. Mais ces dispositions libérales s'accompagnent d'emblée de restrictions sur le temps de validité des visas et sauf-conduits, les réfugiés sont censés ne pas être à la charge du pays qui les accueille et le ministère de l'Intérieur demande de plus en plus d'enquête sur les postulants à l'installation en France. Ce dossier des réfugiés allemands juifs n'est donc pas anodin d'autant qu'il donne lieu en France à une polémique politique sur fond de crise économique et de montée de xénophobie. Voir, sur ce point, la bonne mise au point d'Anne Grynberg, L'accueil des réfugiés d'Europe centrale en France, 1933-1939, *Les cahiers de la Shoah*, n° 1, 1994.